

A cet instant précis, nous entendons tousser à notre droite.

Garros me prend le bras, me le serre avec force. Il me fait comprendre par là qu'il faut nous taire, ne plus bouger.

Retenant notre respiration, nous ne faisons plus qu'un avec le sol.

Tout à coup, la sentinelle qui vient de tousser se met en marche et vient sur nous. Brusquement elle s'arrête. Nous avons l'impression angoissante qu'elle nous a aperçus dans la nuit.

Mais non, elle repart, passe à quelques mètres de nous et continue sur notre gauche.

Puis elle revient, continue vers la droite et fait halte.

Alors s'élève une voix à laquelle une autre répond. C'est un dialogue de gens s'entretenant face à face, et pour ainsi dire nez à nez, leur diapason le prouve.

Or, nous savons que les sentinelles en ligne sur ce point-là sont séparées par un intervalle de 150 mètres. Donc, si l'une d'elles s'est déplacée pour aller causer avec sa voisine de droite il y a fortes chances pour que ce déplacement ouvre devant nous une brèche temporaire double de largeur. Il faut en profiter.

Obliquant vers la gauche en rampant, nous atteignons le pied de la haie d'épine. Elle offre, par bonheur, des interstices, là où ses petits troncs successifs émergent du sol. A tâtons Garros trouve le sien, et moi le mien. Nous nous y glissons.

Au delà, le terrain forme une légère déclivité. Puis, à un mètre et demi plus loin, court au-dessus de l'herbe un fil de fer.

Il est disposé de manière telle qu'on doive s'y empêtrer et que le bruit que l'on fera en tombant donnera l'éveil à la sentinelle la plus proche. Mais nous l'apercevons à temps et ne nous y empêtrons pas.

Nous nous trouvons maintenant dans un petit pré d'une centaine de mètres de largeur. Toujours à plat ventre, nous le traversons. Une broussaille de barbelés le borde. C'est le dernier obstacle qui nous attend. D'un bond, sans nous soucier des écorchures aux mains et des déchirures aux vêtements, nous sautons par-dessus. D'un autre bond, nous franchissons un ruisseau dont le cours sinueux délimite la frontière. Et, le cœur battant, l'âme épanouie, les yeux mouillés, nous nous embrassons.

Nous sommes rendus en Hollande !
Les Allemands ne nous reprendront pas !

Lieutenant MARCHAL,
Pilote aviateur.

Histoire d'une petite hostie



LA messe s'avance. Tous les fidèles maintenant sont préoccupés du très grand mystère qui s'y prépare. Un léger carillon. L'orgue lance un dernier grondement sonore et les chants meurent peu à peu. Il y a un bruit de bancs, de chaises remués... Posé sur le sol, l'encensoir, tel un cœur, laisse échapper sa prière en nuages odorants : c'est l'instant de la consécration. D'un coup sec le prêtre soulève le couvercle du ciboire. Les petites hosties prisonnières respirèrent l'encens qui venait à elles, se mêlant aux reflets d'or du soleil et du calice. L'une d'elles, dont je veux vous dire l'histoire, plus curieuse que ses compagnes, pensa : que va-t-il advenir de nous ?

Dans le grand silence apaisé, des hommes et des choses, un murmure, doux comme une supplication d'enfant, fort comme la volonté de Dieu, pénétra dans le ciboire : *Ceci est mon corps*. Soudain, la petite hostie se sentit transformée. La substance du pain disparut. Quelque chose de nouveau, d'inconnu, qui palpitait comme un cœur, pensait comme un esprit, se substituait au pur froment. Et voici que des frémissements angéliques, des adorations, des prières venaient à elle ? Mais était-ce bien à elle ? Elle n'était plus elle-même, mais seulement un vêtement : elle couvrait le corps d'un Homme-Dieu.

Eh quoi ! c'était donc pour cette grande œuvre, pour ce magnifique honneur que, toute son existence, elle avait été choyée.

Une dernière fois, avant de s'évanouir pour toujours la petite âme de l'hostie en refaisait par le souvenir toutes les étapes.

Par un beau soir d'automne, alors que les sillons étaient bruns d'avoir été fraîchement